

Le poumon de la vie est le soleil.

***Le seul et réel ennemi intérieur qui puisse être, on le porte en soi.
Le seul et vrai ennemi extérieur qui puisse exister, il vient de soi.***

Ce document est libre de droits mais non de devoirs.
Bien sûr, rien ne vous force à les respecter sinon le respect de vous-même et de vos semblables. Ne pas respecter ses pairs c'est ne pas se respecter, car qui sommes-nous en-dehors du regard de nos semblables ?

Peu de devoirs :

- 1) Si vous modifiez ce document, merci de le préciser ;
- 2) Si vous ne le précisez pas, merci de ne pas me mentionner comme auteur, si possible de vous mentionner comme telle, comme tel ;
- 3) Si d'autres que vous et moi ont modifié ce document, merci de les mentionner tous ou de n'en mentionner aucun sinon vous ;
- 4) Pour des raisons morales, il me semble intéressant, lors de vos possibles modifications de ce document, d'en garder trace par le moyen qui vous conviendra (description générale de vos ajouts ou retraits, notes de bas de page ou de fin de document, "balises" [signatures], couleurs...).



Le poumon de la vie est le soleil.

Textes

Rien de nouveau sous le soleil.....	<u>2</u>
Virtus carcinoma.....	<u>4</u>
La réalité.....	<u>5</u>
La vérité.....	<u>6</u>
L'autre réalité.....	<u>7</u>
Économie de guère.....	<u>8</u>
Téléologies.....	<u>8</u>
Ne jamais se relire, ça déprime.....	<u>9</u>
Nos ancêtres les.....	<u>10</u>
Ce qu'on dit et ce qui est.....	<u>10</u>
Secret public, transparence privée.....	<u>11</u>
Diogène et le smartphone.....	<u>11</u>
En pensée et en parole, par action et par omission.....	<u>12</u>
Critique de la connerie.....	<u>13</u>

Les éditions de Ma Pomme



Rien de nouveau sous le soleil.

Le temps, a dit Augustin, si personne ne m'interroge, je le sais; si je veux répondre à cette demande, je l'ignore. Me voilà bien d'accord, mais j'ai une proposition cependant.

Qu'est-ce donc que le temps ? Si personne ne m'interroge, je le sais ; si je veux répondre à cette demande, je l'ignore. Et pourtant j'affirme hardiment, que si rien ne passait, il n'y aurait point de temps passé ; que si rien n'advenait, il n'y aurait point de temps à venir, et que si rien n'était, il n'y aurait point de temps présent. Or, ces deux temps, le passé et l'avenir, comment sont-ils, puisque le passé n'est plus, et que l'avenir n'est pas encore ? Pour le présent, s'il était toujours présent sans voler au passé, il ne serait plus temps ; il serait l'éternité. Si donc le présent, pour être temps, doit s'en aller en passé, comment pouvons-nous dire qu'une chose soit, qui ne peut être qu'à la condition de n'être plus ? Et peut-on dire, en vérité, que le temps soit, sinon parce qu'il tend à n'être pas ?

*Augustin d'Hippone, **Confessions**, livre XI, chapitre XIV, «Qu'est-ce que le temps ?»*

On ne peut dire mieux donc je dirai moins bien en espérant ne pas dire mal.

Le temps a trois aspects, temps cyclique, temps linéaire et succession des événements. Ces trois aspects se complètent mais diffèrent.

Le temps cyclique est le plus immédiat, les jours succèdent aux jours, les semaines aux semaines, les mois aux mois, les saisons aux saisons, les années aux années, chaque année voit revenir les mêmes saisons, chaque saison les mêmes mois, chaque mois les mêmes semaines, chaque semaine les mêmes jours, chaque jour suit un même jour et précède un même jour. Toutes ces divisions portent la trace d'une certaine situation dans le monde, plus on se rapproche des pôles, moins la notion de succession des jours est pertinente, plus on se rapproche de l'équateur, moins la notion de succession des saisons est pertinente. Les deux seules notions valides partout sont le mois en tant que lunaison et le jour, sinon qu'aux pôles ou très près d'eux le jour et l'année sont une même notion.

Le temps linéaire découle du constat évident de l'enchaînement des événements : une action naît d'une autre ou en fait advenir une autre, les jours suivent et précèdent les jours, les années suivent et précèdent les années, les vies suivent et précèdent les vies.

Le temps part de l'hypothèse du passé, du présent et du futur. Comme l'a dit Augustin, « *si donc le présent, pour être temps, doit s'en aller en passé, comment pouvons-nous dire qu'une chose soit, qui ne peut être qu'à la condition de n'être plus ? Et peut-on dire, en vérité, que le temps soit, sinon parce qu'il tend à n'être pas ?* » De fait, le temps tend à n'être pas, considérant passé et futur, n'est pas puisque passé, n'est pas puisque non encore advenu, mais « *le présent, s'il était toujours présent sans voler au passé, il ne serait plus temps* », et de même ne le serait-il sans voler au futur. Le présent est le lieu où se rencontrent passé et futur.

La succession des événements est certaine, actions et situations se suivent et se précèdent, ce qui est passé est passé, ce qui est à venir est à venir, mais ce qu'on peut nommer présent n'est pas séparable du passé et du futur, si j'agis ce jour, je le fais en tenant compte de mon expérience et de ma connaissance d'événements

dit le Wiktionnaire, « *que l'action a été faite de travers ou mal à propos* », la question étant alors, erreur accidentelle ou intentionnelle ? Et si intention, directe (volontaire) ou indirecte (provoquée) ? Non que celle indirecte ne soit volontaire mais elle ne vise pas une personne particulière, on diffuse de mauvais conseils en espérant que certains les acceptent pour bons. Les miséducations accidentelles m'intéressent peu bien qu'elles ne soient pas si rares, leur faible avantage ou leur moindre inconvénient vient de ce que ces miséducateurs font “de leur mieux” mais que leur niveau de “mieux” est très bas, bref, ils font de travers mais non mal à propos et l'on peut même dire que dans un certain contexte ça peut être bien à propos — je connais plus d'un milieu où la socialisation que le groupe estime “normale” est très écartée de celle considérée correcte par la société, comme très souvent ce sont des groupes assez à l'écart de la société ça ne pose guère de problèmes à la société si du moins ça peut en poser aux membres du groupe. D'une certaine manière, toujours du point de vue de la société la miséducation volontaire est la pire mais non la plus problématique, le cas est celui d'individus ou de groupes qui ont une assez bonne insertion sociale mais qui éduquent sciemment contre la société. C'est la pire parce qu'elle est réalisée par des personnes qui veulent faire mal ou faire le mal, qui veulent détruire ou corrompre intentionnellement la société. Elle peut avoir parfois des conséquences sociales néfastes mais très localisées dans l'espace ou/et dans le temps, pour la simple raison qu'un individu miséduqué de cette manière est assez souvent repérable donc peu dangereux. Celle la pire pour la société est celle provoquée.

Provoquer la discorde.

Je ne reviendrai pas ici sur la constitution de groupes “dissidents” à visée “complotiste” dans toute société large, c'est très discuté par ailleurs et en outre, de la plus grande évidence. Pour être clair, les partisans d'un projet idéologique considèrent ou prétendent considérer que leur projet est le plus favorable à la société et partant de ce point de vue, vont agir pour lui imposer leur projet, c'est la chose la plus ordinaire, tel groupe “de droite” veut une société “de droite” et travaille pour ça, de même mais à l'opposé pour tel groupe “de gauche”, tel groupe “socialiste” promouvra un projet “socialiste”, tel groupe “libéral” (au sens du libéralisme économique) un projet “libéral”, etc. J'englobe dans les idéologies toute opinion s'appuyant sur un ensemble de préceptes intangibles relevant de la croyance, ce qui inclut les groupes religieux ou anti-religieux, les corporations, les groupes de pression (lobbies, ONG, syndicats...) et tout type d'association qui cherche à orienter le projet d'une société dans un sens qui lui soit favorable.

Beaucoup de groupes idéologiques agissent ouvertement et dans le respect des règles sociales mais ils ne le font pas tous et même dans ceux qui respectent les règles il y a souvent des sous-groupes ou des individus qui les enfreignent, et enfreignent donc les règles de leurs propres groupes : combien de personnes se trouvent chaque année, chaque mois, chaque jour, dans le cas des “abus de biens sociaux” et des “détournements de fonds” ? Les premières victimes des “anti-règles” sont souvent, sont toujours leurs proches.

communication à distance, de télécommunication : ils sont factuellement intégrés et fonctionnent en réseau, une partie du flux d'informations qui le parcourt est en pair à pair, une autre en toile, une autre en réseau, mais dans les trois cas leur circulation s'effectue en réseau.

Je l'explique ailleurs et de manière argumentée, une société est un être vivant et en tant que tel hérite des caractéristiques de ses membres : dans une société de polypes chaque membre n'a aucune autonomie et l'ensemble fonctionne proprement comme un seul individu, dans une société d'insectes les membres ont une autonomie faible largement conditionnée par l'inné, et ainsi pour chaque phylum et pour chaque embranchement, plus les membres de la société sont organisés et autonomes, plus elle sera organisée et plus ses membres seront autonomes. Dans le cas des humains, leur part de conditionnement inné est très faible, de ce fait l'essentiel de leur conditionnement sera acquis entre un peu avant leur naissance et pour la part la plus importante jusqu'à leurs cinq à sept ans avec un pic lors des deux premières années. On peut d'une certaine manière, à la fois effective et symbolique, qu'un humain naît plusieurs fois, au moins une fois et au plus, et bien, au plus... Il n'y a pas de limite en nombre de "naissances" autre que la durée de vie des individus mais dans l'ensemble un humain naît au moins trois fois, assez souvent quatre à sept fois.

De fait un humain ne naît qu'une fois, le jour de sa conception, les autres "naissances" sont des étapes dans son évolution comme être vivant puis comme être social. Idéalement, tout humain devrait naître au moins quatre fois, la première comme être vivant, la deuxième comme être social, la troisième comme être humain social, la quatrième comme être humain. Pour diverses raisons les humains généalogiques ne franchissent pas toutes ces étapes. Il y a toujours quelques "ratés", des individus qui, à la naissance (après parturition) n'ont pas les caractéristiques nécessaires pour acquérir les conditionnements de base leur permettant de devenir des êtres sociaux, en gros, ils resteront toute leur vie tels qu'à leur naissance sinon en dimensions et en poids, des "nouveaux-nés" définitifs. Au-delà, et sans considérer les "accidents de la vie" qui peuvent faire perdre à un individu tout ou partie des ses conditionnements (maladie, dysfonctionnement, accident proprement dit), du fait que la majeure partie de ces conditionnements est acquise on ne peut jamais être certain que, soit pour des causes organiques et fonctionnelles, soit pour des causes externes, chaque individu réalise les trois "renaissances" nécessaire à un faire un être humain ou comme je dis aussi, un humain accompli. Les cas qui m'intéresseront ici sont ceux où la cause est externe et volontaire, où les "éducateurs" des humains en devenir, soit ne font pas ce qu'il faut pour y parvenir, soit font ce qu'il faut pour ne pas y parvenir.

Miséducatons accidentelles, volontaires et provoquées.

Quel impair ! Non seulement je crée un néologisme mais j'y ajoute le mélange d'éléments tirés des fonds germanique et latin, et l'Académie réproouve. Perso je m'en fiche, le stock disponible en français de racines et d'affixes vient de toutes les langues du monde et ils coexistent aimablement dans les mots, les phrases et les textes, ça me va. La "miséducation". L'affixe — en général préfixe — "mis" indique,

passés, et pour la réalisation d'événements futurs. Maintenant, que sais-je de certain sur le passé qui me permette d'anticiper sur la réalisation de mes projets futurs ? Très peu, et plus ce passé est distant dans le temps et l'espace, plus mes projets d'avenir sont distants dans le temps et l'espace, plus grandes seront les incertitudes quand à la validité des mes projets, plus grand le risque qu'ils se réalisent autrement ou ne se réalisent pas. Le futur est contenu dans le présent mais moins le passé est contenu dans mon présent, moins j'en sais sur lui, moins mes prévisions sur la réalisation de mes projets auront une base solide.

Les humains sont des animaux mais singuliers, dotés de capacités propres que nulle autre espèce ne possède, reste que ce sont des animaux et en tant que tels, héritiers de tout ce qui constitua leurs ancêtres lointains, pré-humains et proto-humains. On peut dire que le temps cyclique est celui valant pour tout être vivant, que ce soit dans les individus ou dans les espèces, il y a effectivement des cycles, ceux mentionnés, qu'on dira naturels. Hormis une partie des cercles polaires, le cycle universel est celui de la journée, divisé en jour et en nuit, et concernant les humains, même ceux vivant dans des zones où le jour dure ce qui ailleurs est la durée de l'année conservent de leur très long héritage, celui d'une espèce qui apparut et se développa dans une zone où il y a en gros 365 journées annuelles, elle-même héritière de toute une lignée d'espèces ayant connu les mêmes conditions, un cycle biologique de cet ordre, le cycle circadien (mot qui signifie "d'environ une journée"). Même si les deux cycles les plus longs, saisonnier et annuel, sont moins sensibles dans une partie des zones tropicales et presque insensibles à l'équateur, ils existent cependant, et en tout cas d'une part les humains ont migré de longue date dans des zones où ils sont sensibles, de l'autre ils sont aussi héritiers de lignées qui les ont connus. On peut les dire eux aussi naturels, la vie d'un humain hors zone équatoriale est réglée par l'alternance des saisons et par leur retour régulier. Comme l'a dit un sage ancien,

*Il y a un temps pour tout, un temps pour toute chose sous les cieux :
un temps pour naître , et un temps pour mourir ;
un temps pour planter, et un temps pour arracher ce qui a été planté.*

Le fait est. Ces cycles-là sont en partie inscrits dans les individus et, selon les espèces, plus ou moins incontournables : celles, animales ou végétales, qui "hibernent", doivent par nécessité considérablement ralentir leur activité en période hivernale sous peine de ne pas pouvoir y survivre, et en tout cas toute espèce doit adapter ses comportements selon les saisons du fait d'une variation parfois considérable dans la disponibilité des ressources vitales et dans les conditions atmosphériques, météorologiques.

Virtus carcinoma.

2018-11-04 06:16 - <https://www.olivierhammam.fr/bidules/article3-Virtus-carcinoma>

La question n'est pas de savoir s'il y a une "virtus carcinoma" dans le tabac mais quelles sont les interactions induisant une plus grande incidence du cancer du poumon chez les fumeurs de tabac.

*Il est aujourd'hui tout à fait évident que la grande majorité des concepts de la psychologie, de la psychiatrie, de l'anthropologie, de la sociologie et de l'économie sont complètement détachés du réseau des "fondamentaux" scientifiques. On retrouve ici la réponse du docteur de Molière aux savants qui lui demandaient d'expliquer les «causes et raisons» pour lesquelles l'opium provoque le sommeil : "Parce qu'il contient un principe dormitif (virtus dormitiva)". Triomphalement et en latin de cuisine. Gregory Bateson, **Vers une écologie de l'esprit**, tome I, introduction.*

J'ajouterai à la liste la médecine et la biologie, ce que je nomme les "sciences pondérales" en ce sens que leur principale base de connaissance est la mesure. Dans cette introduction Bateson sépare clairement les approches inductive et déductive, considérant à juste titre que si l'induction est une aide nécessaire à l'élaboration des sciences, tous les fondamentaux découlent d'une démarche déductive. Pour prendre un cas évident, quand Albert Einstein développe ses deux théories de la relativité, les résultats issus de l'induction lui servent mais c'est à partir des lacunes de ces inductions qu'il développe ses théories, et il les établit par déduction. Ce n'est que par après et à partir de ses hypothèses que tout un train de travaux inductifs vérifia empiriquement certains aspects de ses théories.

Bon : la grande majorité des cancers du poumon est développée par des fumeurs de tabac. Mais, une part des cancers du poumon est développée par des non-fumeurs et une part non négligeable des fumeurs ne développe pas de cancers du poumon. Serait alors intéressant de découvrir ce que ne révèle pas l'induction : quelle est l'interaction entre l'individu, le tabac et le cancer du poumon ? Là on peut conduire une autre sorte d'induction, celle qui découle de cette déduction : il n'y a pas de "virtus carcinoma" dans le tabac ni de "carcinomensis" dans le fumeur mais une convergence de facteurs, à découvrir.

Je précise : il ne s'agit pas, comme pour les défenseurs de l'industrie du tabac, de mettre en doute cette convergence ni surtout de minorer la nocivité du tabac, de fait le tabac n'est pas très favorable à une bonne santé, mais de s'interroger sur la cause réelle du cancer du poumon, qui n'est ni dans le fumeur ni dans le tabac mais dans leur interaction, et qui n'est pas strictement liée au tabac – à preuve les fumeurs qui n'en développent pas et les non-fumeurs qui en développent.

Pour exemple, pendant longtemps il y eut une inférence similaire concernant le tabac et l'emphysème, or depuis environ trois décennies il y a une politique volontariste de réduction du tabagisme aux États-Unis et corrélativement une augmentation du nombre de cas d'emphysème, ce qui prouve une décorrélation entre le tabac et cette maladie, donc une causalité fautive. Ce qui n'induit pas l'absence de causalité, simplement elle n'est pas aussi simple qu'une quelconque "virtus enphytemisa" ("virtus enphysemita" ? Ah ! Le latin de cuisine...) du tabac comme cause première de l'emphysème.

Le motif initial de cette discussion est la corruption. Cet acte a toujours au moins deux acteurs, le corrupteur et le corrompu. Si la corruption est un péché, qui des deux pèche le plus, ou pèche, le corrupteur ou le corrompu ? Comme le dit la parole rituelle citée, on peut commettre le péché « *en pensée, en parole, par action et par omission* » : le corrupteur corrompt en parole et par action, le corrompu au moins en pensée et par action, le témoin de la corruption au moins par omission. On peut avoir de "bonnes" ou "mauvaises" raisons de participer à la corruption mais peu importe, importe seul de participer à la corruption, qui est le mal. Je ne sais pas ce qu'est le bien mais je sais ce qu'est le mal : toute pensée, parole, action ou omission (inaction) qui met la division entre les semblables. De ce fait, la corruption est autant le fait du corrompu que du corrupteur, du spectateur que de l'acteur, puisqu'ils contribuent tous par leur action ou leur inaction à un acte qui installe la division entre semblables.

J'entendais hier une émission de France Culture sur l'Arménie et les récents événements ayant mené au changement à la tête de l'exécutif, le précédent chef du gouvernement quitta sa fonction, son principal opposant fut nommé à ce poste par les partisans même du prédécesseur non par raison mais par nécessité. L'émission pointe que le cœur de la situation ayant mené à cette crise est la corruption. On y apprend que les animateurs du mouvement qui amena à la crise et à son début de résolution furent "les jeunes", globalement les personnes jeunes en âge mais aussi jeunes en pensée, en parole, par action et sans omission, qui ne pèchent pas ou au moins tentent au mieux de leurs moyens de ne pas le faire. Très souvent les jeunes en âge ne sont pas acteurs de la corruption mais en sont témoins, les jeunes en pensée, en parole et par action sont ceux qui, jeunes en âge ou non, refusent d'être dans la corruption de quelque manière que ce soit, sinon comme témoins vrais, comme témoins qui constatent la corruption et la proclament, au risque d'eux-mêmes. La cause de la corruption est le corrupteur, sa conséquence est le corrompu ou le témoin muet. Accepter la corruption par action ou par omission c'est corrompre, que l'on soit corrupteur ou corrompu. La force du corrupteur n'a qu'une source, la faiblesse consentie du corrompu. Nul n'est forcé de consentir à quoi que ce soit sinon consentir à soi, et consentir à soi c'est entre autres refuser ce qui nous amène à devenir ce que nous voulons ne pas être.

Critique de la connerie.

Je viens d'entendre sur ma radio préférée, en fait la seule que j'écoute, France Culture, que le "mouvement des gilets jaunes" échappe à la critique. Ce qui est faux bien sûr, il échappe à la critique dans la plupart des médias, ceux qui veulent conserver leur public, et comme leur "cœur de cible" met un gilet jaune sous son pare-brise...

Les médias... Il y en a de trois sortes, en pair à pair, en réseau et en toile. La réalité ne se divisant pas il n'y en a qu'une sorte, en réseau, la différence se faisant dans l'usage bien plus que dans la forme. Bien sûr, on peut artificieusement brider un médium pour qu'il ne soit accessible qu'en pair à pair ou en toile, ou on doit parfois, pour un temps, n'utiliser qu'une de ces possibilités par manque d'infrastructures réticulaires. Considérez par exemple les systèmes actuels de

En pensée et en parole, par action et par omission.

Qu'est-ce que "pécher"? Refuser d'accomplir la volonté de Dieu. Et il y a bien des manières de le refuser, la pire étant de pécher contre soi-même.

Je me défends régulièrement dans ces pages d'être croyant, spécialement croyant en ××××, ce qui est pécher. Le dictionnaire *Trésor de la langue française* dit que c'est « *commettre un péché, des péchés* » et un péché, un « *acte libre par lequel l'homme, en faisant le mal, refuse d'accomplir la volonté de ××××, se séparant ainsi de lui* ». On devrait aujourd'hui remplacer "homme" dans cette définition par "humain", le mot "homme", en latin *homo*, ayant changé de sens pour désigner non plus un semblable mais la seule partie masculine des semblables de notre espèce. Pour les non connaisseurs, le titre de cette discussion est dans la première parole proprement rituelle de la messe catholique :

*Je confesse à ×××× tout-puissant,
je reconnais devant mes frères
que j'ai péché en pensée, en parole,
par action et par omission.
Oui, J'ai vraiment péché.
C'est pourquoi je supplie
la bienheureuse Vierge Marie,
les anges et tous les saints,
et vous aussi mes frères,
de prier pour moi le Seigneur notre ××××.*

il devrait ici aussi y avoir une petite correction, "pareils" plutôt que "frères", cette confession concerne tout semblable. Remplacer le mot usuel par ×××× vise à restaurer la vieille notion, présente dans le texte du livre partagé par tous les croyants de la foi des Hébreux, israélites et leurs héritiers, chrétiens et leurs héritiers, musulmans et leurs héritiers, la *Torah*, celle de "l'innommé", qui n'a pas de nom ou a tous les noms, ce qui revient au même. Nommer l'innommé est pécher, refuser d'accomplir la volonté de ××××. Dans la *Torah*, YHWH, le "tétragramme", nomme sans le nommer l'innommé.

Que voulais-je signifier en disant n'être pas croyant ? Que je ne crois pas qu'existe une entité correspondant à ce que signifie le tétragramme à qui l'on puisse attribuer un nom, son "nom de personne", d'être nommable de ce nom de tout temps et "pour les siècles des siècles". Je suis héritier d'une longue tradition qui dit, ce qui n'a pas de nom, il ne faut le nommer, ce qui n'a pas de figure, il ne faut le figurer. Or, pour une espèce dont les membres se relient par la parole et par l'image, difficile de ne pas nommer ni figurer. Je ne suis pas nécessairement incroyant en ×××× ou en YHWH mais en une personne ou figure ou face nommable qui correspondrait à ×××× ou YHWH. Si YHWH désigne l'unité profonde entre semblables je peux y croire, s'il s'agit de "quelque chose" ou "quelqu'un" qui serait au-dessus des semblables ou entre eux ou en-dessous d'eux, ou à l'origine et à la fin de tout, en tout cas en dehors d'eux, je ne peux y croire.

La réalité.

Ah ! La réalité. Bien des choses à en dire...

Je vois "arbre", je pense "arbre", je dis "arbre". Entre pensée et vision, le mot. Entre pensée et mot, "quelque chose". Entre mot et vision, "quelque chose". Derrière la pensée, "quelque chose" ou "rien". Derrière la vision, "quelque chose" ou "rien". Tout est dit de la réalité. Si on passait à un sujet plus intéressant ? Vous par exemple. Ou moi.

Que savons-nous, vous et moi ? Pour vous je ne sais pas, pour moi je le sais plus ou moins, tout dépend de quoi. Mais je sais une chose, tout ce que j'ai écrit jusque-là, tout ce que j'écrirai par après, vous auriez-pu ou pourriez l'écrire, et dans les mêmes termes, car si je ne sais pas grand chose de la réalité j'en sais au moins ceci, vous et moi participons de la même et, dans cette réalité, ce qui vaut pour moi vaut pour vous. Comme je n'écris que sur la réalité ou autour d'elle, du moins quand j'écris de mon propre chef (en interaction et si nécessaire je peux écrire sur n'importe quoi et si besoin sur tout autre chose que la réalité, même si elle est toujours dans les coins), ce qui est le cas ici, je suis tranquille quant à savoir que ce qui vaut pour moi ici vaut aussi pour vous.

Exemple, le début de l'alinéa précédent, « *Que savons-nous, vous et moi ? Pour vous je ne sais pas, pour moi je le sais plus ou moins, tout dépend de quoi. Je sais par contre une chose, tout ce que j'ai écrit jusque-là, tout ce que j'écrirai par après, vous auriez-pu ou pourriez l'écrire, et dans les mêmes termes, car si je ne sais pas grand chose de la réalité j'en sais au moins ceci, vous et moi participons de la même et, dans cette réalité, ce qui vaut pour moi vaut pour vous* ». Un long début, un objet simple dès lors que l'on substitue les "personnes", que le "vous" de cette suite de mots me désigne, et que le "je" et le "moi" et le "me" vous désignent : vous en savez autant sur moi que j'en sais sur vous, rien ou presque rien, et vous en savez autant sur vous que j'en sais sur moi, vous en savez plus ou moins, et tout dépend de quoi. Cela dit, cela écrit, accepterez-vous ma proposition ? Il se peut que vous ne croyiez pas savoir quoi que ce soit sur vous, et c'est attristant – pour vous –, ou croyiez en savoir beaucoup sur moi, et c'est inquiétant – pour moi –, ou pire, que vous croyiez ne rien savoir sur vous et en savoir sur moi, ce qui est (très) inquiétant pour vous et pourrait être (peu) attristant pour moi. Après ces généralités, presque des truismes, si l'on discutait un peu des arbres, des mots et des pensées ?

Pas trop envie d'écrire sur ça, la réalité je l'apprécie, écrire sur elle m'ennuie. J'arrête là, si le sujet vous intéresse et si vous pensez avoir à en écrire, mon site vous est ouvert, envoyez-moi un message de demande d'adhésion à ce site, je vous créerai alors et vous y existerez. Car pour l'instant vous n'existez pas pour moi, y compris si vous existez pour moi dans ma réalité ordinaire¹.

¹ Même si ce dernier paragraphe n'a guère sa place dans un document autonome je le conserve car la dernière phrase conserve sa pertinence : quand on rédige, le lecteur est une hypothèse et non un être réel.

La vérité.

Peu à dire sur la vérité. Beaucoup à dire sur le rapport de chacun à la vérité.

Dans le premier (ou dernier, selon ce qu'on en considère) texte de cette partie de ce site intitulée « Ce millénaire sera celui de Cléopâtre », dans ce texte intitulé « La réalité », je parle de la réalité et de ses aspects. J'en parle peu car il s'agit d'un sujet de peu d'intérêt de mon point de vue. La réalité m'importe beaucoup en tant qu'elle-même, comme sujet de discussion elle m'intéresse moins. Par contre, il faut selon moi tenir compte de la réalité et de ses sept aspects pour discuter avec un peu de vraisemblance de la vérité, et surtout du rapport des humains à celle-ci.

Le premier aspect de la réalité est la réalité même : qu'on le pense ou qu'on ne le pense pas, qu'on le nomme ou qu'on ne le nomme pas, qu'on le voie ou qu'on ne le voie pas, un arbre est. Il est en lui-même et pour lui-même. Ce que dit dans la première phrase de cet alinéa décrit cinq des sept aspects de la réalité déterminés dans l'introduction au texte « La réalité », que je rappelle ici :

Entre pensée et mot, "quelque chose". Entre mot et vision, "quelque chose". Derrière la pensée, "quelque chose" ou "rien". Derrière la vision, "quelque chose" ou "rien".

Ne figure pas dans ce passage l'objet, la réalité réelle, dans cette page sur la réalité l'arbre, puisque tous les autres aspects sont en lien avec cet objet.

Comme indiqué en introduction de cette discussion, il y a beaucoup à dire sur le rapport de chacun à la vérité, la Terre comportant entre six et huit milliards de chacuns humains avec une bonne hypothèse pour environ sept milliards, ça ferait une discussion qui excéderait mes capacités en cette vie, et comme je n'en ai pas de rechange c'est hors de mes moyens. Dans une version simplifiée on réduirait à une modélisation avec treize, quatorze, quinze ou vingt-cinq à cinquante chacuns représentant tous les chacuns, et pour affiner, des cas concrets concernant trois à cinq chacuns pour chaque chacun modèle, donc encore pas mal de discussions. Honnêtement, trop pour moi. Le pourrais-je que je ne le souhaite pas. Je vous laisse donc poursuivre par vous-même cette discussion si vous le souhaitez – remarquez, même si vous ne le souhaitez pas vous le ferez, on ne peut s'empêcher, quand on est humain, de poursuivre pour soi-même une discussion sur un sujet paradoxal, comme pour cette discussion. En tout cas, je ne compte pas poursuivre ici, rapport au fait que pour moi j'ai déjà mené cette discussion, et une fois suffit.

Secret public, transparence privée.

Ce 8 février 2018 vers 14h j'ai rencontré deux charmantes jeunes femmes, d'autant qu'elles ont prêté une attention bienveillante à mes plaisanteries – j'adore plaisanter et rien ne me charme plus que d'avoir un public bienveillant.

Au détour de la conversation je leur demande incidemment ce qu'elles font, j'ajoute tout de suite, ce qu'elles font comme boulot. Comptables, disent-elles. Ah bon ? Et vous trouvez quelqu'un pour vous employer ici ? C'est que, j'habite dans une toute petite ville avec de moins en moins d'activité. L'une me dit oui mais je ne peux pas vous dire pour qui, on s'est engagées au secret avec notre employeur. Je ne dis trop rien mais n'en pense pas moins, bizarre, dans mon jeune temps ce que l'on tenait secret était d'ordre privé, ce qui était d'ordre public ne requérait pas cela, aujourd'hui c'est l'inverse, on a en permanence sur soi un traceur de toutes nos activités, le téléphone portable, qui permet de savoir à tout instant où l'on se trouve et, le cas échéant, à-peu-près ce que l'on fait, notre privé est transparent, par contre on fait son possible pour que notre public soit invisible.

Diogène et le smartphone.

Diogène représente l'être humain social radical, entièrement transparent et entièrement dépendant donc absolument opaque et absolument indépendant. Mais comme tout est relatif il faut mesurer cette entièresité et cet absolu.

Je vis dans une société peuplée de "diogènes" – rien à voir avec ces personnes un peu étranges accumulant les traces de leur passé dans leur lieu de résidence, lesquelles n'ont d'ailleurs rien à voir avec le Diogène qui sert de référence pour les nommer, qui n'avait pas de lieu de résidence particulier et aucun bien, aucune trace de son passé sinon lui-même. Mes "diogènes" ont un rapport partiel à Diogène, comme lui entièrement transparents et dépendants, mais contrairement à lui absolument transparents et dépendants. Ce qui fait du Diogène philosophe un être humain social absolument opaque et indépendant est la conscience de sa situation et sa décision délibérée d'être entièrement transparent et entièrement dépendant, alors que les "diogènes" de 2018 ne se savent pas transparents et dépendants. Le smartphone du titre va illustrer la chose.

Qu'ai-je à dire de plus ? Avec la plus grande évidence, le smartphone utilisé **sans nécessité** rend absolument transparent et dépendant. Disons, ça rend aussi indépendant et opaque que l'usage d'une automobile au cœur de Paris, donc d'aucune manière. Un bédouin au cœur d'un désert n'a pas nécessité à disposer d'un smartphone et d'une automobile mais peut avoir un usage de ces objets qui n'est pas sans nécessité ; ces deux instruments n'ont, au cœur de Paris où il n'y a jamais un humain à plus que quelques dizaines de mètres, aucune nécessité. À quoi ça sert, alors ? À se rendre transparent et dépendant.

Pour le dire cruellement : nos médias, nos “responsables” de diverses sortes et en premier ceux politiques, et toutes les personnes qui ont l'opportunité d'avoir leur parole relayée et amplifiée dans l'espace public parlent de plus en plus souvent et de plus en plus vite, mais côté action, c'est en proportion inverse. Le conflit au Congo-Zaïre revient régulièrement dans les discours, mais de moins en moins dans les tentatives effectives de résolution. Ou pour un cas dans l'actualité, il ne se passe pas de jour sans qu'on nous parle de la Syrie, pas une semaine sans que le Yémen et la Corée du Nord reviennent dans les discours, et pas une année sans que rien ne soit sérieusement fait pour résoudre ces conflits.

Nos ancêtres les...

Qui peut savoir quels sont ses ancêtres ? Dire, écrire ou penser « Nos ancêtres les [...] » c'est dire, écrire ou penser sur rien si ces ancêtres sont supposément un peuple.

Même les Français qui n'y eurent pas droit en cours d'Histoire, en gros ceux nés à la toute fin de la décennie 1960, le savent, “nos ancêtres” ce sont “les Gaulois”. Certes... Mais il y a au moins trois limites à cette affirmation, cette ancestralité est tardive (fin XIX^e siècle) et n'est pas admise par tous (demandez à un Alsacien, un Basque, un Breton ou un un Normand si ses ancêtres aussi sont les Gaulois), enfin les Gaulois n'ont jamais existé.

Ce qu'on dit et ce qui est.

Je vis dans un tout autre pays que celui dans lequel je suis né. Mais sans en avoir bougé.

C'est ainsi. Je suis né et je vis en France. Certes j'ai un peu bougé, né en Eure-et-Loir je vis dans le Cher, donc dans la même région. Mais je suis né dans une démocratie républicaine et vis dans une monarchie républicaine, dans un pays d'environ sept millions de kilomètres carrés qui désormais en fait moins de six cent mille, dans un pays à forte majorité de population rurale, majoritairement citadine désormais et se concentrant pour moitié dans moins de vingt métropole, etc. Ne pas trop croire ce qu'on dit sans vérifier et plutôt croire, ou mieux, savoir ce qui est. La fable de “la France éternelle” fut pensée dans la première moitié du dix-neuvième siècle, élaborée surtout dans sa seconde moitié, consolidée dans la première moitié du vingtième siècle, “naturalisée” dans sa deuxième moitié, or le “récit national” qui l'étayait a énormément varié, au moins une dizaine de fois, s'adaptant au fait que la France est contingente, mouvante, somme tout récente comme entité territoriale assez stable pour sa partie métropolitaine, en gros la toute fin du dix-septième ou le tout début du dix-huitième siècle.

L'autre réalité.

Je viens d'avoir une expérience comme je n'en avais plus eu depuis... Et bien, depuis très longtemps. Depuis qu'on m'a appris à faire la différence entre la réalité et la réalité.

Je n'y songe que de loin en loin mais du moins, je me rappelle sans regrets de cette époque lointaine où je volais, tombais dans des puits sans fond et traversais les miroirs, l'époque extraordinaire où je faisais de la télépathie, savais traverser les murs et être présent dans plusieurs lieux simultanément. Sans regrets mais avec nostalgie. Un jour, on m'a dit que c'étaient des rêves, de l'imagination, que ce n'était pas la réalité. Au début j'ai fait semblant d'y croire. Et quoi ! Je savais faire la différence entre le rêve et la réalité... Le temps passant et à force de me le faire dire, j'ai fini par y croire, et à un moment j'ai cessé de pouvoir accéder à l'autre réalité, celle dont on me disais que c'était du rêve. Mes parents qui étaient de bonnes personnes m'ont cependant permis de pouvoir la contempler par un petit trou, trou de serrure ou trou de souris, la littérature, plus spécialement les contes, la science fiction et les romans policiers – et la bande dessinée bien sûr. On pouvait aussi l'entrevoir parfois au cinéma ou, un peu plus et un peu mieux, à la radio. Les bonnes personnes ont une grande confiance dans leurs méthodes, mes parents savaient que si je pensais le mériter, le jour venu je pourrais librement accéder de nouveau à l'autre réalité, c'est-à-dire la vraie.

Ça m'a pris du temps, je dirai, et bien, pas loin de soixante ans, mais ça n'est pas grave, mon accès partiel à la réalité réelle m'a permis de ne pas être trop trompé par la réalité irréaliste et d'y agir presque aussi librement que dans la réalité réelle. Ce qui n'induit pas que tout alla pour le mieux dans le meilleur des réels, dans le monde irréel tout ne va pas pour le mieux puisqu'il est irréel. Après coup, je comprends la raison de tout ça : pourquoi agir dans et pour le monde quand la non action est la meilleure récompense en cette vie ? Il ne l'ont pas fait pour ou contre moi mais pour leurs ancêtres, qui en firent autant, et pour leurs descendants, qui en feront autant.

Dans la non action on n'offre pas l'opportunité à d'autres êtres de profiter de cet humble et transitoire miracle : vivre.

Ah oui ! Et bien sûr la musique. Comment rester réel sans musique ?

Économie de guère.

2018-11-04 07:07 - <https://www.olivierhammam.fr/bidules/article6-Economie-de-guere>

Dans une société d'abondance, est-il normal de voir des personnes dans la misère? Certains diront que la réponse est dans la question, je dis que cette réponse élude la question.

D'évidence la réponse est non, d'évidence la réponse est, dans une société d'abondance, il n'est pas normal de voir des personnes dans la misère.

D'évidence ? Si c'était le cas, la question ne se poserait pas. Je vis dans une société d'abondance où l'on trouve normal que certains soient dans la misère, donc la réponse n'est pas dans la question. En fait je sais où se trouve la réponse : en vous, en moi, en chacun d'entre nous. La réponse ? Dans une société d'abondance il est normal de voir des personnes dans la misère dès lors que l'on y consent, donc il faut cesser d'y consentir.

Téléologies.

2018-10-10 03:20 - <https://www.olivierhammam.fr/trucs/article91-Teleologies>

Je répète souvent cette rengaine, les mots n'ont pas de sens. Par le fait on peut généraliser, rien de ce qui ressort du symbolique n'a de sens – comme l'Histoire, par exemple.

Affirmer qu'une réalité non effective d'ordre symbolique n'a pas de sens n'est rien de plus que ce constat : ce qui n'agit pas sur la réalité ne se déplace pas, ce qui ne se déplace pas va dans nulle direction. Un mot a une signification et même, le plus souvent en a plusieurs, parfois irrécouvrables. L'Histoire a une signification et même, le plus souvent plusieurs, toujours irrécouvrables. Là-dessus, ni les mots ni l'Histoire ne se déplacent sur leurs petits (ou grands) pieds ou n'agitent leurs ailes ou leurs nageoires pour aller d'un point A vers un point B. Dès lors, parler de sens des mots ou de sens de l'Histoire c'est parler d'autre chose que des mots ou de l'Histoire. C'est avant tout parler de soi, et souvent aussi parler à d'autres en escomptant en faire des "soi", des clones, des instruments ou des extensions de soi. Problème, ça fait un moment qu'il en va ainsi, que des tas de gens parlent du sens de l'Histoire, savent d'où elle part, comment et vers où elle va, et où se trouve le point d'arrivée. Un bon moment. Je ne sais pas depuis quand mais je sais ceci, d'aussi longue date que les humains ont inventé l'écriture ils ont noté, sous la forme de contes, de légendes, de mythes ou de chroniques, une Histoire du monde qui a une origine, une direction et une fin. Certes, assez souvent on doit changer de récit, rapport au fait qu'assez souvent le monde change, apparaît autre qu'on ne le croyait, donc a une origine autre, et conséquemment une direction et une fin autres. Objectivement, le monde ne change guère mais la connaissance qu'on en a change, ce qui induit ce changement du récit.

Ne jamais se relire, ça déprime...

2018-10-02 12:49 - <https://www.olivierhammam.fr/trucs/article85-Ne-jamais-se-relire-ca-deprime>

Ce titre vaut seulement pour des personnes de mon genre, qui ont pour principal motif quand elles écrivent de parler de la réalité. Se relire déprime parce que ce qu'on peut dire de la réalité à un moment donné tend à rester exact bien après, et comme ce qu'on en peut dire est trop souvent attristant, ça déprime.

Cette remarque rapport à une amorce de texte rédigée en 2002 sous le titre « Deux millions de morts », que je cite *in extenso* :

C'est le nombre le plus courant donné pour les décès dus à la réputée "guerre civile" qui a lieu au Congo (celui "démocratique", ex Congo belge, ex Zaïre) depuis... et bien, depuis "un certain temps". Je ne sais pas ce que comptabilise ce "deux millions de morts" : ceux ayant eu lieu depuis la nouvelle guerre civile, depuis précisément que les ex-alliés anti-Mobutu de 1997 se battent entre eux ? Ceux morts depuis que l'État part à vau-l'eau, soit environ 1993 ? Ceux advenus depuis 1995, quand le conflit ruandais s'est étendu dans les zones limitrophes de ce pays avec le Congo ? Aucune idée. Deux millions de morts. Disons, depuis 1996, soit environ 6 ans. Plus de 330.000 morts l'an, l'équivalent de Montpellier, une fois et demi la population de Tours ou d'Orléans, cinq à six arrondissements parisiens, quatre fois le nombre d'habitants de Bourges, plus de la moitié de la population de Lille. Bref, ça fait du monde. Les morts, ça se compte difficilement : est-ce qu'il y a eu deux millions de morts du fait de la guerre, ou bien depuis le début de la guerre ? Les guerres, ça se décrit difficilement : la guerre actuelle au Congo, est-ce une guerre civile, ou bien une guerre interétatique ? D'après ce que j'en peux savoir, plusieurs nations plus ou moins proches (en fait, certaines assez lointaines), participent directement avec leurs troupes ou indirectement en fournissant armes et logistique aux diverses parties.

Écrit il y a seize ans ce 2 septembre 2018. Il y a certes eu des changements entretemps, en premier le nom du dirigeant (mais non le dirigeant même, comme en bien des endroits, telles la Corée du Nord et la Syrie, il n'est qu'un prête-nom, fils du précédent et représentant des mêmes groupes d'intérêts que son père), le nombre de morts (plus du double, probablement le triple) et les exactions (encore plus cruelles qu'à l'époque). Ces temps derniers, j'ai relu quelques-uns de mes écrits commis entre, en gros, 2000 et 2005 pour des raisons de documentation en lien à la rédaction de nouveaux textes, et constate (mais je m'y attendais) que ce qui se rapportait à "l'actualité", on aurait pu l'écrire aujourd'hui. Contrairement à ce que prétendent régulièrement certains médiateurs, l'information ne va pas de plus en plus vite, ce qui va de plus en plus vite est la diffusion de l'information. Je le constatais dans des discussions traitant de ce pont-aux-ânes, dans n'importe quel média, de la presse jusqu'à Internet en passant par la radio et la télévision, la quantité d'informations sur une période donnée, une semaine ou deux par exemple, est mince et de faible progression (on n'en a pas beaucoup plus quantitativement en 2018 qu'en 2002 ou en 1984), la quantité de publications est en revanche de plus en plus importante mais pratique le ressassement, pour exemple récent "l'affaire Bénalla" pour laquelle la quantité de publications est sans proportions avec la quantité d'informations sur cette affaire.